

CONTRE-JOUR



M. A. L.

CONTRE – JOUR

CONTRE – JOUR

Auteurs

Jade DIGARD

Elisa ARECCO

Audrey CABARAT

Méline BAIUTTI

Elisa DUPARC

Maëva GRISON

Valentine CANIZARES

Dominique PETIT

Gautier BOIS

Jennifer LETOURNEUR

Louis Héron

Lou GONTARD

Édition M.A.L, Chambéry, 2023

« Addiction aux esprits qui s'enflamment »

extrait de *Feu*

Les Roses du Soleil, Lou Gontard

.

« Je préfère vivre en suivant la liberté

en suivant la lumière des souvenirs »

extrait de *Envol*

Les Roses du Soleil, Lou Gontard

PRÉFACE

« *La source de la vie est en toi,
à ta lumière, nous voyons la lumière.* »

Psaume 36

Notre monde n'est fait que d'images, que de représentations. A la simple lecture d'un mot, une photo mentale se crée dans notre esprit. Impossible pour nous de l'ignorer. Une image prend forme instantanément comme si nous n'en étions pas décisionnaires.

Aller, on essaye : Ne pensez pas à un éléphant. Raté ?

Seulement, mon éléphant n'est pas exactement le même que le vôtre. Le mien, à des défenses plus longues et une peau plus terne. Pourtant, il est impensable pour mon esprit de m'offrir une image différente d'un éléphant. En ce sens, Platon soutenait que les images faisaient de nous des

prisonniers. Aujourd'hui, certains disent que les photographies sont notre nouvelle caverne. Comme s'il était impossible que les images aient le pouvoir d'éclairer les mots et réciproquement. C'est une erreur. Les mots et les images produisent un dialogue, ils se répondent mutuellement jusqu'à ne faire qu'un. D'ailleurs lorsque vous lirez ce recueil, ce sont uniquement grâce aux mots que vous verrez une image. Vous pourrez témoigner du pouvoir qu'ils ont. C'est par le seul biais de la lecture que votre esprit constituera des formes, des couleurs, des reliefs, des perspectives, une lumière.

C'est une expérience de la lumière, l'aventure de la beauté, que vous donnera à vivre cette lecture. Elle qui est le cœur de tout. L'épicentre de l'univers, de la vie. La technique qui a permis d'éclairer les esprits. Ne dit-on pas « *et la lumière fut* » ?

AILLEURS, MAIS PRÈS DU CŒUR

« 23 avril 20XX

Aimer le renouveau, qui tourne une nouvelle page.

Le printemps salue l'hiver et son terrible carnage, il ne prend jamais d'âge, figé dans une image où la chaleur ne fait jamais rage et éveille les rêves désirés.

Les oiseaux n'ont pas arrêté de chanter au-dessus de la roseraie, je ne me lassais jamais de les écouter et d'observer la magnifique colombe qui venait tous les matins me saluer.

J'adore le printemps, le soleil, les roses et les paons, souhaitant profondément attraper le vent et la gaieté.

Aimer les jolies couleurs qui font battre le cœur.

Je suis de bonne humeur en contemplant les arbres en fleurs de bonne heure. Loin de

l'hiver où l'herbe se meurt, j'ai fermé les yeux et occulté la peur. Mais comme ces deux roses blanches solitaires, on prend soin de moi, mais me garde dans la grande demeure, seule, abandonnée.

La brise printanière susurre des mots doux. Ce paysage qui, au début, n'a rien représenté pour moi est devenu mon tout. J'ai touché les pétales du bout des doigts, oublié la pâleur de ma main et me suis remise à espérer.

J'ai vogué dans les allées du jardin. L'air sent bon les roses, et le romarin, et j'ai souhaité que ces odeurs délicieuses restent le lendemain. Je sais pourtant que l'hiver n'est jamais loin. Soudain, j'ai aperçu la forêt bleue qui ne m'inspire que du chagrin. Et je me suis mise à pleurer.

Haïr le printemps, qui me rappelle que je n'en ai plus pour très longtemps. »

PERSPECTIVE CAMBODGIENNE

Je plisse mes yeux, le regard fixe sur le paysage. Mon regard essaie de traîner sur les détails mais les images perdent leurs contours nets.

Une bande grise au-dessus d'une bande verte. Du bas, des branches percent la frontière entre les deux. De la vapeur étouffante, apparaissent lentement deux taches grises. Perspective cambodgienne. Ce sont les corps disproportionnés de deux éléphants aux pattes invisibles. Des êtres humains se dessinent sur leur dos, ce ne sont que d'autres taches de couleur brune. Ils semblent flotter sur l'étendue verte.

Les lignes horizontales du cadre ralentissent le regard, tout à coup le reflet lucide du ciel amorce un rythme cadencé. L'eau, les pattes dans l'eau, le mouvement de la trompe, les garçons suivant

l'ondulation des pachydermes. Ils se laissent guider, l'air imperturbable, comme fusionnés au corps de l'éléphant. Depuis combien de temps marchent-ils ? Le soleil est déjà très bas sur l'horizon.

De plus en plus mes semblables, moi qui suis désormais une tâche grise au milieu du vert des feuilles mouillées. Les garçons me regardent. La photo impose le silence, aucune question, aucun discours entre eux, seulement le clapotis des pattes dans l'eau remplit l'air étouffante. Et je flotte, mes jambes immobiles, ma tête ailleurs, mes pensées invisibles plongées dans un fluide transparent.

L'ESPOIR D'UNE PHOTO

La chaleur émane de cette photographie. Elle n'est pas tout à fait constituée de noir et de blanc, elle est un semblant de couleur produisant un semblant de chaleur. Pas de vraies couleurs, mais un vert grisonnant qui dénote avec le blanc aveuglant. Les cieux, le sable, les végétaux, le granite sont ce naturel qui vient dénoter avec la perfection et la majestuosité de cette mosquée, pleinement artificielle. Création des hommes, elle se dresse, elle est imposante, vivante, et fière. Elle rayonne et éblouit tout le Monde autour.

Voilà, maintenant tu la vois cette photographie.

Mais est-ce que tu la sens cette chaleur ? Comme celle qui, les jours d'été, te prend au corps et t'enserme lentement. Moi, moi je la ressens, encore, cette chaleur étouffante,

humide... Autrefois elle était douce, agréable. Désormais, elle est vive, forte et menaçante. Autrefois elle m'étreignait de ses souffles chauds et secs... Désormais elle enflamme et brûle tout. Je me souviens, avant, de ces paysages arides, secs, hostiles mais verdoyants par endroits. Désormais, il n'y a plus que cendre et poussière, la chaleur s'est teintée de rouge.

La chaleur a une sœur : la lumière.

Mais est-ce que tu la perçois cette lumière ? Autrefois elle m'aveuglait le temps d'un instant quand je pénétrais dans le Monde. Je me souviens, elle était vive, aveuglante, étincelante. Autrefois, elle symbolisait le beau temps, la chaleur de vivre. Désormais elle est si forte qu'elle rend les choses insipides, blanchâtres, sans vraie couleur. Désormais il n'y a plus que Lumière et Chaleur, elles ont décidé de rendre à Terre ce que l'Homme a pris au monde. Autrefois

elles étaient positives et attrayantes, aujourd'hui elles nous conduisent à la destruction. Les flammes de Chaleur nous pousse vers Lumière, l'ultime, celle avant le Grand-Après.

VOYAGE À LA CRAIE

Neuvième station de la Via Dolorosa, Jérusalem. Extérieur Jour. Arrêt sur image, effet de sur cadrage puis...Entrée dans la fiction.

Les aspérités du sol rendent le couloir de pierres pur, authentique, invisible. Les reflets du soleil sur ces pavés lui offrent une transparence divine. Pourtant, un L d'ombre se dessine sur le sol à cause du mur et de l'arche par laquelle j'arrive. De la craie blanche a décalqué les lignes de ma main lorsque je les ai caressés.

Le symbole christique touche le ciel azur illustrant l'omniscience, la magnificence. Il surplombe ce paysage que j'imagine tout aussi minimaliste, épuré. Du blanc, du bleu, une pointe de noir qui attire mon regard. Le point de fuite ; un rectangle sombre énigmatique. Il semble sans fond, prêt à accueillir l'immensité. Serait-il le chemin vers l'Absolu ?

Pour le moment, protégée par la voute, je n'ai pas encore fait mon entrée dans l'univers diégétique. J'entends néanmoins le point blanc crier mon nom. Le Saint-Sépulcre domine entièrement l'espace par sa hauteur et sa grandeur. Mais je reste là ; dans le dernier couloir extérieur du chemin de croix.

A mes côtés, des femmes suivent des enfants qui chantent. L'odeur des croix-de-Jérusalem embaume cet univers mystique. Je respire.

Une pesanteur que je ne peux identifier broie ma poitrine. Une présence ineffable est là. Elle me donne le sentiment que je suis chez elle. Moi, aux jambes nues recouvertes de monoï. Moi, à la robe jaune légère comme le vent. Je suis prête à m'envoler.

Etonnement, ici, j'apprécie le bruit. Il me berce, il me prend dans ses bras. Il me pousse à embrasser l'entièreté de ses

tonalités, de ses mesures. Je marche frénétiquement sur le rythme de cet ostinato. Je sens que mes cuisses transpirantes se frottent entre elles. Mais la douleur est agréable, appropriée.

Insignifiante comme un grain de sable au cœur du désert d'Arabie, je marche sans m'arrêter. Mon sac à dos est lourd et je sens que ses sangles sculptent des lanières dans ma peau. Le soleil frappe de tous ses rayons sur ma tête brune. Une larme de transpiration floute ma vision et brûle ma rétine. Désorientée comme Meursault, je continue. Inarrêtable dans ma quête, je marche. Confiante dans mon destin, je surprends ce bâtiment en train de m'observer. Apaisée par Lui, je respire.

« Les Hommes sont devenus si forts avec le feu » ; le goût de l'Absolu probablement.

Plongée dans ma rêverie, je ne me suis pas aperçue que le soleil avait disparu pour laisser place à un ciel noir signe de mauvais présage. Au sol, les feuilles caduques du Magnolia s'agitent comme des petits tourbillons. Il est temps pour moi de m'enfuir, de chercher un abri. Les grognements du ciel se font de plus en plus insistants comme s'il m'informait qu'il n'allait pas pouvoir retarder l'échéance plus longtemps.

Mais je reste immobile.

Impossible de détacher le regard de ce bâtiment de pierres ; résistant, fort, imperturbable. Comme après avoir lorgné Méduse, mes jambes se pétrifient, ma poitrine se bloque, mon cœur s'arrête. Je suis désormais incapable de me mouvoir ou même de détourner le regard. Une, puis deux, puis mille ; Les gouttes de pluie me désensorcellent.

Je prends une grande inspiration et me mets à courir. Le jaune de ma robe n'est plus qu'une fine couche de tulle inutile. Je profite de l'auvent d'une porte pour sortir un long manteau qui rendait mon sac très lourd mais qui se trouve salutaire.

La ville est absolument déserte. Je suis seule dans ce lieu qui porte en lui une si grande histoire, une si belle histoire.

Malgré le ciel sombre, le paysage garde l'aspect d'un dessin à la craie.

L'AVION

A gauche, un Nieuport 81, un avion d'entraînement, posé là, seul, dans un champ desséché. Le gris du ciel laisse présager l'arrivée imminente de la pluie, tant attendue par cette étendue de terres. Une route déserte, rongée par les empreintes latentes des autres avions qui se sont envolés, borde cet immense champ. L'avion laisse la place à des bâtiments au loin, qui observent ce spectacle inhabituel, d'une aérogare vide, où un seul avion attend son tour pour enfin s'envoler.

Et je suis là, j'observe, je me questionne.

Je pars bientôt en vacances, on attend déjà depuis plusieurs heures, il a du retard.

Donc je l'attends, je suis là, j'observe, je me questionne.

J'observe les gens pressés qui passent devant moi avec leur valise à la main.

J'observe ces appareils là-dehors, qui attendent pour s'envoler. J'observe ce ciel gris, qui laisse présager la pluie. J'observe ces empreintes de freinage sur le sol.

Je suis là et je me questionne.

Je me demande, où vont toutes ces personnes qui défilent devant mes yeux, où vont-ils s'envoler ? Je me questionne sur ces machines volantes qui attendent patiemment. Vont-elles arriver à destination sans problème ? Et ce ciel, va-t-il redevenir bleu pour que l'on puisse partir sans peur ?

Je suis toujours là, j'observe et je me questionne car aujourd'hui, je prends pour la première fois l'avion et j'ai peur.

Il a peur.

Le pilote, assis aux commandes, décolle vers treize heures de l'aéroport d'Orly afin de s'entraîner pour réaliser son rêve.

D'un coup, il entend un bruit inquiétant, inhabituel qui provient du moteur. Quelques secondes plus tard, une émission de fumée épaisse et sombre apparaît derrière l'avion.

Il a peur.

Il prend la décision de se mettre en descente afin d'effectuer un atterrissage forcé. Il aperçoit un champ sécurisant de plusieurs hectares, à quelques mètres. Il lutte, garder le contrôle de l'appareil devient de plus en plus compliqué.

Il a peur. Mais il sait, il a compris, il pense à tout ce qu'il va laisser derrière lui, sa famille, ses amis, ses regrets, son rêve.

Il perd définitivement le contrôle, il est beaucoup trop bas et sa vitesse beaucoup

trop élevée. Il peut apercevoir l'herbe sèche
du champ qui se rapproche de plus en plus.
Il ferme les yeux, il entre en collision avec
le sol avec une forte assiette à piquer.

C'est fini, il n'a plus peur.

On découvrira plus tard, parmi les débris,
une photo, où l'on peut apercevoir un avion
seul dans un champ.

LE SANCTUAIRE

Le torii est pâle sous cette soirée froide. Les nuages gris teintés de bleu étouffaient les rayons de soleil rendant, ainsi, un ciel blanc. Le manque de luminosité noircissait le sanctuaire, laissant seulement apparaître sa forme et ses traits perpendiculaires. Le haut du torii, semblable à un sabre, s'envolait tel un oiseau en direction des massifs. Ces derniers étaient absorbés par la mer.

Cette palette de couleurs qu'offrait ce lieu envoûtant me rappelait celle que j'avais entre les mains. Elle mélangeait les pigments de la peinture pour teindre ma toile. Ils se fondaient parmi ceux qui étaient déjà posés créant ainsi une autre harmonie. Les coups de pinceaux peignaient un paysage ressemblant à ces lignes droites du torii. Et cette similitude de ces deux images me frappa.

Malgré leur différence, elle me rappelait des souvenirs lointains. Ceux que nous oublions et qui reviennent dans ces moments. Les reliefs du fond entrent en écho avec mes montagnes toujours enneigées. Et pourtant, la neige changeait de couleur au cours des saisons. En hiver, elles paraissaient plus menaçantes puisqu'elles étaient éclairées par les faibles rayons de lumière. Dans le soir d'été, la poudreuse blanche était teintée de bleu lorsque le soleil se levait. Et lorsqu'il naissait, il réchauffait, tout en éclairant, la couleur des reliefs.

Je me remémore le chant des oiseaux, les feuilles des arbres secouées par le vent. L'art de la nature me fait vibrer le cœur. Le soleil réchauffe la peau, l'odeur florale me chatouille les narines. Tous mes sens se lient avec la terre. Des frissons me parcourent le long de mon corps.

J'ouvre les yeux. La photographie du torii marin, est posée devant moi. Je m'étais évadée et j'en avais oublié mon tableau. Je reprends conscience lorsque j'aperçois mon chevalet posé sur le sol, mes pinceaux prélevés de peintures et ma toile encore inachevée. Comme tout bon artiste, j'avais commencé par le fond. Et ce dernier ressemblait à l'un de mes souvenirs et je m'étais égaré au plus profond de mes pensées. Je réalise qu'il s'était écoulé plusieurs minutes puisque la luminosité était moins aveuglante dans la pièce. Il ne me restait que quelques heures avant l'apparition de la lune et donc pour achever ce que j'avais commencé.



HULDRA

Elle est entre deux stades, entre deux âges. Il fait mi-nuit mi-di, à l'heure où la lande est encore noyée d'obscurité, mais que le ciel est empli de lumière. Il n'y a à l'horizon ni soleil ni lune. Postée sur son muret de pierres grises, elle guette, mais il est impossible de suivre son regard inexistant. Les parcelles visibles sont d'une belle teinte de vert, si on y prête attention, mais c'est très facile à omettre, tant tout est enténébré. Elle est si singulière, mais si banale. Elle porte un châle par-dessus ses longs cheveux, une robe, un tablier. Et c'est tout. Elle est une silhouette, une ombre qui se fond dans la pénombre, on ne peut pas l'esquiver et pourtant, elle est indéniablement là.

On remarque ses chevilles, à la hauteur du lac derrière elle. Un lac, comme tous les autres lacs, un lac qui reflète le ciel et perce ainsi la noirceur environnante. Puis on

remarque son buste, son profil. Sa poitrine vient former un nouveau relief, à l'image de la montagne derrière elle. Une montagne lisse, en quelque sorte, comme les formes d'un corps. Il y a une harmonie entre sa silhouette et le fond. Quant à sa tête, elle est auréolée d'un stratus, d'un gris plus clair, qui vient apporter une nouvelle nuance de sombre... À moins que ça ne soit un cumulus. Cette auréole s'étiole, comme si quelqu'un avait passé sa main sur de la peinture fraîche pour l'estomper.

Elle est entre deux stades, entre deux âges, et elle est la seule figure floue, dans ce décor qui est autrement si net. On la distingue, c'est une évidence, mais ses contours sont confus. Est-elle vraiment réelle ? Est-elle seulement mortelle ? On pourrait la confondre avec un esprit, une Huldra, esprit de la nature du folklore nordique, dont le nom se traduirait d'ailleurs par « secret », ou « couvert ».

Etait-ce ce que le photographe essayait de capturer, un esprit surnaturel au sein de la nature la plus brut qui existe ?

Elle est entre deux stades, entre deux âges, parce que, comme moi, elle est une enfant à cheval sur deux millénaires. Il y a dans sa posture quelque chose de jeune, quelque chose de neuf, quelque chose en puissance qui attend de passer en acte. Un instant en suspens, l'inhalation avant le grand plongeon. Quand la vie recouvrera son cours, quand la nature reprendra ses droits, et quand cet instant transitoire sera passé, alors plus rien ne sera comme avant. Ce qu'elle guette, sur ce mur, seraient-ce les semences de ce nouvel âge, en puissance lui aussi ? Son potentiel à elle, est-ce qu'il se reflète dans cette nature-là ? Elle contemple son reflet dans ce qui l'entoure, et je vois le mien dans le sien, c'est comme me plonger dans le bain de mes propres souvenirs, de mes interrogations. « Je me vois assise sur un banc, seule, au milieu de

Monopolis ». Se voit-elle debout sur ce mur, seule, au milieu de Haukeliseter ? Je la regarde, et plus je la regarde, plus je plonge en moi.

Je m'écris dans le sillage des enfants bâtards de tous les siècles.

Dans sa main, à peine discernable pour l'œil mal entraîné, il y a, lové dans la paume, un objet incertain qui crée un point de gris. Et se fonde la certitude au fond de moi que dans ce bibelot insaisissable, il y a comme un témoin qu'il ne tient qu'à moi de saisir. Et c'est quand mes phalanges froides se refermeront sur lui que sa forme me sera révélée.

À cet instant, la forme floue de la femme se fixe, et mes yeux l'appréhendent pleinement pour la première fois. Je distingue un éclat dans le coin de son œil, la pointe de son nez, la rougeur de sa pommette irritée par le froid, le voile

humide que sa respiration dépose sur ses lèvres. Elle ne me fait pas face, et pourtant, je peux sentir le poids de son regard scrutateur, son visage tourné au trois quart devant elle, elle m'attend. Et sa main esquisse un mouvement en arrière, dans ma direction, mettant son poing à hauteur du mien.

Elle semble si loin et si proche à la fois. Elle est plus que mon double, je le sens dans mes tripes. Je connais par cœur toutes les inconnues qu'elle porte sur elle. J'ai le souffle court, quand je la regarde. Et l'envie de vomir me saisit.

Saisir le témoin. Je dois saisir le témoin. Je reste immobile. Je sais déjà ce qui l'a attendu, elle, quand elle s'est emparée de l'objet. La guerre. Le massacre. La boucherie. Mon cœur se serre. Du plomb coule dans chacune de mes articulations. Il y a un bourdonnement qui me parasite l'ouïe, seulement perturbé par le bruit que

fait le sang qui bat à mes tempes. Son regard me pèse. Mes pensées se vrillent. J'ai un kaléidoscope de noirs au fond de mon cerveau. Il y a dans ma poitrine un pétrolier qui fait naufrage, une marée noire qui mazoute mes côtes. J'ai la gorge sèche mais il y a, au fond de mon crâne, comme un lac lacrymal qui m'inonde et menace de déborder par mes yeux. Je ne vois plus rien que sa main, tendue vers moi.

Que reste-t-il à vivre que nous n'ayons déjà supporté ?

C'est là que mon regard la dépasse, et mon souffle se bloque dans ma gorge. Le ciel est si clair, soudain, j'ai le fond de ma rétine qui s'en imprègne tout entier. Tout est si paisible, et les horreurs qui m'emplissent sont alors toutes lavées par les eaux limpides du lac qui s'étend devant nous. Le vent se lève, pour caresser mes joues, et chaque brise est comme un baiser déposé sur mes paupières. Ma gorge est

toujours sèche, mais tout est différent. C'est la première fois que j'ai soif de la vie. Tout est si... Beau. Immaculé. Une toile vierge.

Dans le nuage qui encadre son visage, j'en distingue d'autres, ceux de tout ceux qui, avant moi, ont pris le relai, saisi le témoin. Ils sont là, tous, aucun ne se ressemble mais je suis chacun d'eux, je suis dans les siècles d'insomnie que je décèle dans leurs yeux, dans chaque ride et chaque cicatrice. Ils sont le miroir d'une existence bâclée, je suis leur espoir d'un futur désiré.

Je fais un pas. Ma main se referme.

III

L'hiver 1908 au Japon
Cette année où ma grand-mère n'était pas
encore née
Dans ce passé où je n'atteins pas
Dans ce pays jusqu'à peu celui de l'Histoire
écrasante
Et des estampes doucement colorées
Dans ce pays dont je n'ai touché que la
flamboyante modernité
La pointe électrisée
Sauf un jour
Un port de pêche
Une anse de temps figé
Un phare dressé
Un bateau pour traverser
Mais toujours
Les mots échappent
La langue heurtée et rythmée
Les mots images qui tiennent à distance

Albert Kahn et son chauffeur-opérateur
Alfred Dutertre ont pris le train le 30
décembre

Ils traversent la campagne déserte ou
presque

Entre Tokyo et Nikko Dutertre déclenche
la prise de vue

Une maison des enfants dans un champ
figés à regarder quoi

Le photographe aussi voit

Où les voit regarder

Juste le temps d'appuyer

Et déjà le train passe

Et la fenêtre mange la scène

Engloutit l'arbre de droite

Flouté au tout premier plan

Avalé

Emporté

Les deux toutes petites photos accolées

D'une vue stéréoscopique

On peut rêver un jour les approcher

Comme avec les lunettes de plastique pour
les films en 3D
Les pénétrer
Les habiter
Y circuler
Dans l'obscurité silencieuse
Dans le coin d'une salle de musée
Coller son œil sur la lentille d'une
visionneuse
Et l'appareil nous rendra le champ l'instant
la profondeur
Du fond de l'image alors
Qu'est-ce qui reviendra
Qu'est-ce qui resurgira
Qu'est-ce qui sautera soudain au visage
Du paysage arraché

IMPRESSION

Des enfants plantés là depuis la naissance,
au milieu des cabanes en tôle

Un feuillage jaune, fatigué de l'aridité du
monde

Des hommes qui s'en vont dès l'aube, dans
le froid

Le soleil projetant les ombres des maisons,
comme des bungalows de vacances

Des boîtes de conserves alignées au garde-
à-vous tous les matins au son du clairon

Le petit Oliver Twist, qui s'imagine berger

La suie qui noircit l'acier, qui noircit
l'écorce, qui noircit la chair

Le bruit des bottes dans la boue, la chasse
aux escargots

L'invention du foot avec une canette

ÉTERNELLE

La mémoire de l'âme est éternelle, si belle et si charnelle. Elle envahit les lieux et leur donne vie, les faisant briller de mille feux. Personne ne le voit, personne ne le sait, c'est un secret. Ici-bas, personne ne l'entend. Alors que pour elle, c'est un perpétuel recommencement. Cette bâtisse placée sous un ciel grisonnant, est la gardienne des âmes depuis près de 900 ans.

C'était un bâtiment un peu ancien, terni d'une couleur fade. Un simple amas de briques rouges, figées dans le temps et qui jamais ne bougent. Juste des briques, des briques avec une âme. Elles renfermaient le souvenir de centaines d'hommes et de femmes. Tous avaient des rêves, des ambitions, des désirs, des peurs. Que sont-ils aujourd'hui ? Les briques ne le savent pas. Parce que ce ne sont que des briques. Des briques rouges reliées par un ciment

solide, couvertes par d'innombrables lierres.

Il y avait de l'herbe, une herbe terne, coupée à ras, droite, qui jamais ne pourra croître. Ce n'était que de l'herbe, un peu abîmée par endroit, pleine de vie ailleurs. Piétinée par des centaines d'hommes et de femmes, grouillant d'insectes à l'allure infecte. Cette herbe avait entendu moultes conversations, elle avait été le témoin de rêves prononcés à haute voix, de conversations entrecoupées par le mâchouillement de sandwiches, achetés pour une livre seulement. Cette herbe avait vu les gens courir, fumer, rire, pleurer. Le font-ils tous encore ? L'herbe ne le savait pas. Après tout, ce n'était qu'une herbe terne, sans vie, tondu tous les dimanches matin par André, le jardinier.

L'entrée était forgée dans des moulures linéaires, droites et fières. Un couloir sombre, à peine visible, empli d'ombres qui

vacillent. Les élèves disparaissaient dans ce couloir, laissant derrière eux un parfum d'excitation, d'empressement et d'angoisse. Ce couloir avalait des centaines d'hommes et de femmes, il leur ouvrait la porte de son cœur, leur offrait des connaissances, du pouvoir. Ont-ils fait bon usage de ce cadeau ? Le couloir ne le savait pas. Après tout ce n'était qu'un couloir sombre, muni d'un panneau d'affichage que presque personne ne lisait.

Voilà qu'un homme court au rythme des tambours, l'écharpe à demi envolée, le souffle saccadé. Synonyme d'une nouvelle âme, de nouveaux rêves. Le recommencement d'une éternité.

CONSTANTINOPE ENTRE DEUX RIVES

Un navire parmi les autres s'engouffre dans un passage étroit qui mène à un et même fleuve. Les vents commencent à gagner en intensité jusqu'à faire chanter les mats. Les cours d'eau tels de fins faisceaux s'ouvrent sur une grande cavité donnant sur la ville. Les battements de la foule lorsque l'on s'approche du quai commencent à se faire ressentir. Le navire s'étale et plonge ses vergues dans le port. Le faisceau grisâtre, quelque peu de temps avant, s'illustre maintenant par de grands bâtiments. L'écho sonore chante le bruit des foules couleur ocre et les longues avenues laissent entrevoir l'antre de la capitale. Les dômes de bakélites brillent parmi les nuages. Et c'est ainsi que la ville s'ouvre devant soi.

Ils sont le dernier rempart avant l'Occident, nous sommes les ennemis aux

pieds de la ville entourée d'eau et de pierres, soi-disant imprenable. Le siège dure des jours mais finira-t-il en vain ? Les marchands s'attèlent à faire des réserves. Les rues s'agitent. La fourmilière est attaquée. Cette fois-ci ils ont bien raison de s'inquiéter. Par des milliers de fois, ils ont tenu. Par des milliers de fois, ils ont résisté. Par des milliers de fois, ils nous ont repoussé. Mais nous ne sommes plus en dehors mais au sein de la cité. Les murs ne peuvent une nouvelle fois conspuer les voix extérieures tout en sachant écouter ses voix intérieures. Alors la ville change de couleur et le pire qui était annoncé n'est en fait qu'un renouvellement nécessaire.

Moi je n'ai rien à faire de cette Histoire. Assis sur mon scooter. J'arpente les rues et les boulevards. Je me mélange entre ces feux, ces immeubles, ces jardins. On s'y sent bien, l'ambiance est animée et le ciel d'une clarté luisante. Les nuages se voient

partir au galop par le vent qui les pourchasse. Tout se confond dans une aquarelle qui semble avoir été peinte par des centaines de pinceaux différents. La Corne d'or, comme on l'appelle, est pour moi la plus belle partie de l'estuaire à Istanbul. Une ria ravissante et homérique. Parfois un groupe de musique vient s'ajouter aux festivités. Les arabesques et les clochers s'y confondent et rappellent toutes les personnes qui ont vécu entre ces murs.

J'ai tout à faire de cette Histoire. Et c'est lorsque je sors le soir que me reviennent toutes ces pensées. La mélancolie sert d'étincelle aux réminiscences de l'esprit. J'imagine parfois avoir vécu aussi longtemps qu'une statue bicentenaire érigée dans le jardin d'à côté. Puis ces mémoires disparaissent et je continue ma route. Les vagues s'écrasent sur les rochers et un air iodé crée une succincte sensation de fraîcheur. La fraîcheur des soirs d'été.

J'arrive alors en me faufile sous les arcs
avant de trouver ceux qui m'attendent et
qui font maintenant aussi partie de
l'Histoire, de mon histoire.

DEPUIS LES BORDS DU NIL

Depuis les bords du Nil, trois voiles et trois hommes. L'eau s'étend dans un calme plat, dans un dégradé allant du bleu pastel jusqu'au gris cendré à mesure que l'on s'approche du rivage. Le bleu de l'eau est semblable à celui du ciel. Les grandes voiles blanches, dressées comme des ailes d'hirondelles, s'entrecroisent sur ce fond bleuté. Elles ne sont pas larges mais elles sont longues et courbées. Amarrée au ponton, la felouque flotte dans l'eau grise du quai. Depuis les bords du Nil, au loin, la liberté. Ce sentiment que j'ai toujours, près des immensités scintillantes sous le soleil. Près des rivages, près de la mer, près des lacs, je me sens exister.

Depuis les bords du Nil, j'avais cette impression de déjà-vu, une impression incongrue, venue de nulle part, enfin pas tout à fait. Cela venait de moi. J'étais, d'une manière que je ne comprenais pas encore,

rattachée à ces bateaux-hirondelles sans savoir pourquoi. Cette vision de felouque qui flottait sur le quai : c'était comme un tableau. Il manquait seulement le cadre doré pour l'encadrer. Je veillais à ne pas bouger ni les yeux, ni la tête. Je me concentrais pour ne pas laisser le vent me faire vaciller, et me faire perdre à jamais l'équilibre parfait qui, à cet instant, s'était installé. Un équilibre entre le monde, le Nil, et moi.

Le temps s'était arrêté. Je me sentais irrémédiablement liée à ce paysage, à cette image qui s'était créée devant mes yeux. Elle me ramenait à quelque chose que j'avais en moi, quelque chose que je n'identifiais pas encore mais qui m'apaisait. Je sentais la sérénité se frayer un chemin dans tout mon corps, jusqu'au bout de mes doigts. Je gravais ce tableau dans ma mémoire au millimètre près, puis je me résolus enfin à bouger et à prendre mon

appareil photo pour immortaliser ce moment. Je voulais pouvoir garder à jamais ce tableau. Je me réconfortais face à l'inévitable fin de cette image dans ma réalité, qui dès lors que j'avais quitté son mouvement, ne serait plus jamais comme avant. Je me disais que l'image que j'avais capturé dans mon appareil servirait seulement à ramener du fond de ma mémoire, cette vision que j'y avais ancré. Je saurai désormais que l'équilibre que j'avais immortalisé était d'une puissance inespérée, puissance que je garderai à jamais dans ma tête. Je prie alors ma caméra, puis je me rassis sur mon rocher. Je fermais les yeux pour graver cette douceur dans ma mémoire avant qu'elle ne s'évapore comme l'eau sous la chaleur du Nil.

Je réouvris les yeux, surprise de constater à quel point cette douceur m'était familière. Soudain, le lien se fit. J'étais ramenée quelques années auparavant, au Nord-Est

du Minnesota, sur le rivage du Lac Supérieur, sur ses plages de galets couleur rouille, ses sapins verdoyants et ses rochers gris cendré que la mousse orange venait colorer par petites touches timides. Je me retrouvais à nouveau là, assise sur mon rocher, je revoyais passer ce bateau, ce grand voilier aux voiles majestueuses et gonflées, tout droit sorti d'une histoire de conte de fée, d'un pays imaginaire. Je le voyais à nouveau me dépasser, filer sur l'eau et sortir de la baie comme prêt à s'envoler. De la même façon, le temps s'était figé. De la même façon, je m'étais concentrée pour graver cette image dans ma mémoire, cette vision de liberté qui m'avait apporté de la douceur et surtout une imperturbable sérénité. Les cheveux flottants, le vent caressant mon visage ; je contemplais avec envie ce voilier qui partait à la découverte du bout du monde. J'avais ressenti le même besoin de capturer cette image avec mon appareil photo, et la

même frustration face à l'obligation du mouvement qui me faisait quitter un instant la liberté nouvelle que j'étais en train de savourer. Ces deux souvenirs étaient désormais liés à jamais par la même sensation de paix, la même magie qui m'avait enveloppée. Je revins en Égypte, où depuis les bords du Nil, je contempiais toujours cette sensation de liberté paisible.

Je réalisais alors, que ce qui séparait fondamentalement ces deux souvenirs, c'était la possibilité de monter à bord. Cette fois, je pourrai être sur ce bateau prêt à s'envoler. Je ferai inéluctablement partie du voyage, je pourrai filer vers l'aventure sur les eaux paisibles du Nil. En contre bas, Soan me faisait signe de venir le rejoindre sur la felouque qui s'appêtait à partir. Je jetais un dernier regard sur l'étendue bleutée, sur l'horizon que ne se finit jamais, sur le croisement de l'eau, du ciel et des voiles blanches et nacrées.

REMERCIEMENTS

*Nous tenons à remercier Hélène GAUDY pour
l'inspiration ainsi que Dominique PETIT pour sa
bienveillance.*

*Toute notre gratitude se tourne vers Anaïs
GUILLET pour l'opportunité et la confiance.*

*Merci aux auteurs de nous avoir mis à disposition
leur talent.*

TABLES DES MATIÈRES

Ailleurs, mais près du cœur, Jade DIGARD

Perspective Cambodgienne, Elisa ARECCO

L'espoir d'une photo, Audrey CABARAT

Voyage à la craie, Méline BAIUTTI

L'avion, Elisa DUPARC

Le sanctuaire, Maëva GRISON



Huldra, Valentine CANIZARES

III, Dominique PETIT

Impression, Gautier BOIS

Eternelle, Jennifer LETOURNEUR

Constantinople entre deux rives, Louis HERON

Depuis les bords du Nil, Lou GONTARD

Textes créés à L'université Savoie Mont
Blanc, siège social 27, rue Marcoz - BP
1104 - 73011 Chambéry cedex. Tous
droits réservés, 2023.

CONTRE-JOUR

N'ayez qu'un objectif : satisfaire votre esprit. Pour une fois, pour un temps, donnez à votre esprit la chance de créer.

Créer ? mais créer quoi ?

Une image, la vôtre, uniquement connue et vue par vous.

Comment ?

En lisant les écrits de ce recueil.

En suivant la Lumière.